



LES ANNALES DU MONT ST-MICHEL



NOTRE COUVERTURE

Saint Michel (photo H. Decaëns)

La photographie de couverture nous montre une intéressante statue en bois représentant saint Michel tenant dans la main droite la lance dont il s'est servi pour terrasser le dragon et dans la main gauche la balance qu'il utilisera, à la fin des temps, pour peser les âmes.

Cette statue du début du XV^e siècle est sans doute d'origine champenoise. Achetée en 1966 par le Comité du Millénaire monastique, elle a été placée dans la croisée des transepts de l'église abbatiale, contre la pile nord-est.

Avant 1789, il y avait trois autels dans la croisée. A l'entrée du chœur, entre les piles nord-est et sud-est, se trouvait le maître-autel du XVII^e siècle, surmonté d'une niche avec la statue de saint Michel, lamée d'or, donnée en 1311 par Philippe le Bel. Face à la nef, contre la pile sud-ouest de la croisée, il y avait l'autel du Crucifix et, contre la pile nord-ouest, l'autel de Saint-Michel en la nef où l'Archange était sans doute de nouveau représenté.

L'auréole, la lance et la balance de la statue acquise en 1966 sont modernes. Elles ont été refaites par les Compagnons du Devoir. La mise en place de la statue, le premier mai 1966, a été l'occasion d'une émouvante cérémonie à laquelle assistaient tous ceux qui ont participé à la restauration de l'abbaye ainsi que de nombreux Compagnons.

Henry DECAËNS

**La fête de l'Archange saint Michel
sera célébrée**

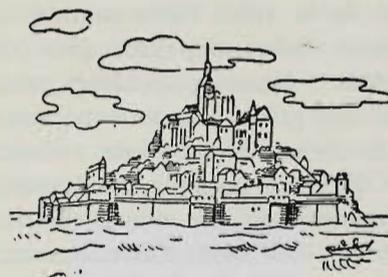
le DIMANCHE 29 SEPTEMBRE 1974

sous la présidence effective de Monseigneur BADRÉ,
évêque de Lisieux

A 11 h 30 : Messe pontificale concélébrée, à l'église
abbatiale. Homélie de Mgr Badré.

A 15 heures : Cérémonie Vespérale.

Autres Messes à 8 heures et 10 heures à l'église paroissiale.
Confessions toute la journée du samedi 28 septembre et la matinée
du 29, à l'église paroissiale.



Les Annales du Mont Saint-Michel

Une petite protection de saint Michel

SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

que l'on fête le 15 octobre

Dans le livre des « *Fondations* » où, sur l'ordre de Jésus, sainte Thérèse d'Avila rapporte les diverses fondations de monastères auxquelles elle a participé, il est raconté comment elle réussit, contre toute attente, à entrer dans la maison nécessaire au Carmel de Salamanque le jour de la saint Michel. C'est d'une très humble protection de l'Archange qu'il s'agit, mais nous avons pensé que le récit en intéresserait les lecteurs des « *Annales* ». Il est toujours si réjouissant de relire sainte Thérèse ! Et ses récits, qui ont tant de saveur, comportent toujours en même temps des remarques si fines et si utiles !

Notre traduction est empruntée à l'édition de « *La Vie Spirituelle* » (Paris, Desclée, 1930). Le texte se trouve au chapitre XIX des « *Fondations* ». Nous lui avons joint deux autres passages qui l'éclairent et qui, eux aussi, ne manquent pas de force ni d'humour.

La Sainte raconte d'abord que les Sœurs de Salamanque vécurent trois ans, avec un parfait abandon, dans une maison qui était trop humide et « où elles ne pouvaient garder le Saint-Sacrement, privation très sensible quand on vit dans une si étroite clôture ». Le passage qui nous intéresse se rapporte à l'acquisition d'un autre lieu, plus adapté à la vie des Carmélites.

« Les Sœurs (de Salamanque) s'étaient déjà entendues au sujet d'une maison avec un gentilhomme de la ville. Cette maison se trouvait dans un tel état qu'il nous fallut dépenser plus de mille ducats avant de pouvoir y entrer... Nous la visitâmes pour commander ce qu'il y avait à faire, car grâce à mon expérience je m'entendais bien dans ces sortes de choses. Nous étions arrivées au mois d'août. Or, malgré toute la diligence possible, les travaux durèrent jusqu'à la Saint-Michel, époque où on renouvelle les loyers à Salamanque (1), et la maison était loin d'être réparée. Quant à celle où nous étions, elle était déjà louée à un autre, parce que nous n'avions pas renouvelé le bail pour l'année suivante, et on nous pressait d'en sortir. L'église venait d'être crépie, et le gentilhomme qui nous avait vendu la maison se trouvait absent. D'après l'avis de plusieurs personnes qui nous étaient dévouées, nous faisons mal d'y aller si tôt. Mais quand la nécessité devient pressante, on n'écoute guère les conseils s'ils ne sont accompagnés de remèdes.

« Nous nous rendîmes donc à cette nouvelle maison, la veille de la Saint-Michel, un peu avant le lever du jour. Déjà, on avait publié que, le jour de la fête, le Saint-Sacrement serait placé dans l'église et qu'il y aurait sermon. Or, le jour même de notre entrée, par une permission spéciale de Dieu, la pluie tombait le soir avec une telle abondance que nous avons peine à transporter les choses nécessaires. La chapelle était toute neuve, mais le toit était si mal fermé que l'eau y tombait presque partout. Je vous assure, mes filles, que je me trouvai bien imparfaite ce jour-là. On avait annoncé la cérémonie pour le lendemain et je ne savais quelle disposition prendre ; j'étais désolée. Je me tournai alors vers Notre-Seigneur et lui dis, presque en me plaignant, ou de ne plus me commander de telles entreprises, ou de me tirer de cet embarras. »

Ici, l'éditeur rapporte avec raison un texte presque amusant par sa franchise de la Vénérable Anne de Jésus, compagne de sainte Thérèse, dans ses souvenirs (« Informations »). Il met bien en relief à la fois l'ennui réel où se trouvait sainte Thérèse, comme

(1) Usage bien connu en Normandie, jusqu'à une date encore récente. Ainsi en était-il, donc, jusque dans la lointaine Salamanque ! Peut-être y avait-il là une habitude dans toute la Chrétienté d'autrefois.

aussi sa sainteté et sa joie en toutes circonstances. « J'allai alors, écrit Anne de Jésus, avec deux Sœurs trouver la Sainte et je lui dis d'un ton bien résolu : « Votre Révérence voit quelle heure il est et sait que demain matin il doit venir ici beaucoup de monde ; ne pourriez-vous pas demander à Dieu de faire cesser la pluie et de nous permettre d'orner les autels ? ». La Mère, à ce langage, me gronda en disant : « Demandez-le lui vous-même, puisqu'il vous semble qu'il va m'exaucer tout de suite ». En la voyant mécontente, je me retirai, mais je n'étais pas encore arrivée au préau qui était à côté, qu'élevant mes regards, je vis le ciel tout étoilé et si beau qu'il semblait qu'il n'avait pas plu depuis longtemps. Je revins de suite en disant devant tous ceux qui étaient là : « Votre Révérence aurait bien pu demander plus tôt à Dieu cette faveur ; que tous s'en aillent et qu'on nous laisse préparer l'église... ». La Sainte se retira en riant et s'enferma dans sa cellule. Nous pûmes orner l'église sans être nullement dérangées par la pluie, ni par les eaux qui y étaient tombées... »

Où l'on voit que les sentiments humains restent toujours bien vivants et spontanés chez les Saints, plus encore peut-être quand il s'agit de « nous autres femmes », comme dit ailleurs sainte Thérèse !

Mais revenons à son récit personnel au point où nous l'avons laissé : elle éprouvait un embarras si ressenti qu'il la faisait se plaindre à Dieu ! Cependant, elle enchaîne aussitôt : « Le bon Nicolas Guttierrez, lui, gardait son calme habituel, comme s'il n'y avait eu aucune difficulté (2). Il me disait, avec la plus grande douceur, de ne pas avoir de peine et que Dieu remédierait à tout. C'est ce qui arriva. Le jour de Saint-Michel, au moment où les fidèles devaient venir à la cérémonie, le soleil commença à se montrer. J'étais vraiment touchée de dévotion et je vis combien

(2) Il s'agit d'un habitant d'Avila dont, quelques pages plus haut, sainte Thérèse fait un admirable éloge : « C'était un vrai serviteur de Dieu. Par la sainteté de sa vie, il avait obtenu de la divine Majesté une paix et une joie très profondes au milieu d'épreuves terribles qui ne lui avaient pas manqué. Après s'être vu dans la prospérité, il était tombé dans une profonde pauvreté et il y goûtait autant de bonheur qu'au sein de la richesse. Il travailla beaucoup à notre fondation et ce fut toujours avec une vraie dévotion et de très bon cœur ». Ajoutons à cela que... six de ses filles furent carmélites au monastère de l'Incarnation d'Avila !

ce saint homme avait mieux fait de mettre sa confiance en Notre-Seigneur, que moi de me désoler. Il y eut un grand concours de fidèles et de la musique ; enfin, le Saint-Sacrement fut placé dans notre église avec beaucoup de solennité... ». Anne de Jésus, elle aussi, concluait le texte que nous avons cité : « La solennité fut célébrée par une journée splendide ».

En guise de conclusion, nous pourrions bien relire quelques-unes des lignes de la Sainte qui suivent... Dès le lendemain de la Saint-Michel, en effet, des difficultés considérables se présentaient ! « Le gentilhomme à qui appartenait la maison... voulait être payé immédiatement. Sa femme avait voulu la vendre pour établir deux de ses filles... voilà plus de trois ans écoulés depuis lors, et le contrat n'est pas encore conclu ; je ne sais même pas si le monastère restera là... » De fait, les Carmélites de Salamanque durent encore deux fois changer de local. Oui, il s'agissait bien d'une entrée en possession le jour de la Saint-Michel, mais certes pas d'une « installation » bourgeoise et pour les siècles des siècles ! C'est pourquoi la Sainte conclut exquisément : « Voilà pourquoi j'ai voulu raconter ce qui précède... De tous les monastères de la règle primitive que Notre-Seigneur a fondés jusqu'à ce jour, il n'en est aucun où les religieuses aient eu, à beaucoup près, tant d'épreuves. Mais par la miséricorde de Dieu, elles sont si vertueuses qu'elles supportent tout avec joie... Qu'elles aient une maison commode ou non, il importe peu ; c'est même une grande joie pour nous de nous voir dans une habitation dont on peut nous chasser ; nous nous rappelons alors que le Seigneur du monde n'en eut point à lui sur la terre... Plaise à la divine Majesté, comme je l'en supplie par son infinie bonté et sa miséricorde, que les demeures éternelles ne nous manquent point ! Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il ! ».

Nous aussi, hommes du XX^e siècle aux immeubles ou aux « résidences secondaires » toujours plus perfectionnés, demandons à saint Michel — avec le loyer et à l'échéance que le Seigneur voudra ! — de nous introduire un jour dans les demeures qui ne passent plus.

H. L.

PÈLERINS DE SAINT-MICHEL

accueillis à la paroisse ou à l'abbaye ; ils ont célébré la messe

- 21 juin : Paroisse Saint-Nicolas, Bensberg Durscheid (Allemagne Fédérale).
22 juin : Paroisse de Reynière-Ecluse (Somme).
24 juin : Pèlerins de Milan (Italie).
28 juin : Notre-Dame de Saint-Lô (Manche).
30 juin : Paroisse de Bliessanback (Sarre - Allemagne Fédérale).
1^{er} juillet : Paroisse de Beckingen (Sarre - Allemagne Fédérale).
2 juillet : Les enfants de Notre-Dame du Touchet (Manche).
3 juillet : Paroisse de Boezinge, conduite par son curé, M. l'abbé Vanneste, 92 ans !
4 juillet : Paroisse de Ramonchamp (Vosges).
5 juillet : Groupe de Beauraing (Belgique).
9 juillet : Ecole Gréco-Française de Thessalonique (Grèce).
10 juillet : Pèlerinage Anglican - Inter church travel (Angleterre).
10 juillet : Doyenné de Honschoote (Nord).
10 juillet : Paroisse de La Bouteille (Aisne).
14 juillet : Pèlerinage du Cours Universitaire d'été - Institut Catholique, Paris.
21 juillet : Paroisse de Rions (Gironde).
22 juillet : Paroisse de Choisy-le-Roi.
23 juillet : Pèlerinage des jeunes de Arrest (Pas-de-Calais).
23 juillet : Groupe catholique anglais de Cardiff (Pays de Galles - Angleterre).
25 juillet : Chorale des Petits Chanteurs de Chaillot.
25 juillet : Les enfants de Champigny-sur-Marne, en colonie à Cancale.
25 juillet : Paroisse du Thillot (Vosges).
26 juillet : Paroisse de Tagnon (Ardennes).
27 juillet : Pèlerins de Valence (Drôme).
28 juillet : Pèlerinage du Cours Universitaire d'été - Institut Catholique, Paris.
30 juillet : Enfants de Saint-Blimont (Pas-de-Calais).
30 juillet : Groupe belge de Haltinne (Namur).
30 juillet : Groupe italien de Viareggio (Lucca - Italie).

Le Choral « Ein feste burg », de Luther

dans la tradition religieuse et musicale

(Deuxième partie)

Les organistes des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles

Nos contemporains aiment à reconnaître dans les préludes d'orgue, aux offices, les thèmes de Noël connus, du « Veni Creator », de l'« Ave Maris Stella », du « Lauda Sion », etc. De même, les fidèles des époques classique et baroque désiraient que les improvisations de leur organiste fussent une introduction à la liturgie du jour, et en particulier au chant des chorals, du « Kyriale » ou des hymnes.

Il nous reste une cinquantaine de préludes ou de pièces se rapportant à « Ein feste burg ».

La plus ancienne est la remarquable fantaisie de PRAETORIUS (1571-1621) qui reproduit à chaque partie le choral par diminution ou augmentation et se termine par un rappel à la sous-dominante. Cette œuvre engendre une atmosphère de paix tranquille et sereine.

Christian FLOR (1620-1697), organiste, lui aussi à Lünebourg, où vécut Jean-Sébastien Bach de 1700 à 1702, écrit en 1652 une courte présentation : « Sur le rocher du thème, « commente A. Pirro, une guirlande mollement jetée en cache « les lignes rudes, mais la seconde partie en évoque bien le ton « héroïque. » (« L'art des organistes », p. 1303).

Jean-Christoph BACH (1642-1703), organiste à Eisenach, pays natal de Jean-Sébastien, a consacré une page de ses « 44 Préludes-Chorals » à la mélodie luthérienne : œuvre simple, où le chant est présenté par fragments et en style d'imitation. Elle atteint parfaitement son but qui est d'introduire à la prière liturgique et de commencer l'office.

Johann-Nikolaus HANFF (1665-1707), organiste à Schlesvig, nous a laissé un choral orné où il cherche à suggérer les ruses et les hardiesses de Satan essayant de faire une brèche dans les murs de la cité et l'armure du chrétien. Un rythme martelé illumine d'une fougue surhumaine la fin de son œuvre fine comme une miniature.

BUXTEHUDE (1637-1707), que Jean-Sébastien Bach connut à Lübeck, a commenté pour son instrument quarante-huit chorals. Avec des ornements nombreux, il entoure la mélodie « Ein feste burg » d'harmonies ingénieuses, et présente les différents motifs à la pédale et aux trois claviers manuels suivant les caprices de son imagination et de son exubérance : cette paraphrase du grand hymne de la foi protestante, de caractère jubilatoire, crée, par ses coloratures, un climat de joie et de fête, mais en rend — parfois — le thème difficilement reconnaissable.

PACHELBEL (1653-1726), au contraire, d'un tempérament réfléchi et calme, fait chanter agréablement et presque mystiquement le texte musical, d'abord en style fugué, puis en forme de variation. Avec une sensibilité raffinée, dans un langage concis, il se sert d'un contrepoint sans dureté qui rehausse le sens des paroles : son interprétation est d'une grande beauté.

J.-G. WALTHER (1685-1748), ami et parent de Bach, ne doit pas être confondu avec Johann Walther (1496-1570), le collaborateur de Luther. J.-G. Walther, érudit à l'immense culture, à qui nous devons de connaître les œuvres de plusieurs de ses contemporains, a signé deux versions d'« Ein feste burg » : avec beaucoup d'ingéniosité et d'aisance, il pratique la diminution, l'augmentation, l'inversion du thème. Son œuvre est claire, brillante, expressive et attachante.

Un élève de Bach, J.-C. KITTEL (1732-1809), s'est servi de notre chant pour composer une fantaisie fortement structurée, limpide, révélant une parfaite maîtrise du contrepoint et du style canonique, et se terminant par le thème en augmentation à la pédale : le cantor de Leipzig, s'il connut ce commentaire, dut être fier de son disciple.

Des organistes du XIX^e siècle, nous citerons seulement les noms de Gustave MERKEL (1827-1885), RHEINBERGER (1840-1901), Max RÉGER (1873-1916), et plus récemment Helmut WALCHA, qui se sont inspirés d'« Ein feste burg ». Ces auteurs nous semblent peu connus et rarement joués en France.

Nous devons signaler pourtant une œuvre courte et simple, mais bien racée de Georg-Michaël TELEMANN, mort à Riga en 1831, petit-fils de Georg-Philipp TELEMANN, le rival de J.-S. BACH et le parrain du second de ses fils. Jean BONFILS a réédité son œuvre d'orgue. (Ed. de la Schola).

Le choral hors du temple

Au XIX^e siècle, le choral de Luther va surtout être exploité en dehors du culte religieux.

L'année d'« Hernani », de la « Symphonie Fantastique » et des « Trois Glorieuses », MENDELSSHON prépare une symphonie pour la « fête de la Réformation ». Ici encore, c'est le croyant qui s'exprime dans une œuvre ferme, solennelle, énergique, tempérée par un **Andante** mélodieux, avant un **finale** à l'orchestration somptueuse, sorte de marche triomphale renforcée par des sonneries de trompettes et des roulements de timbales. Cinquante ans plus tard, WAGNER devait reprendre, dans Parsifal, un des thèmes de cette symphonie, l'« Amen de la Liturgie de Dresde ».

Mendelsshon renia son œuvre : « C'est un travail de jeu-nesse que je ne puis supporter : je voudrais la brûler ; elle ne sera jamais publiée. » Elle le fut en 1868, après la mort du compositeur.

Une seconde fois, « Ein feste burg » allait revenir au concert symphonique avec le **Troisième Concerto** pour violon et orchestre en si mineur, op. 61 de SAINT-SAËNS. Ce ton de si mineur, le même que le « Kyrie » de la Messe de J.-S. BACH (BWV 232), veut exprimer l'inquiétude qui se tempère bientôt par une mélodie en Mi majeur, symbole de confiance inébranlable.

La robuste vigueur du choral se retrouve à la fin du concerto : Saint-Saëns, comme dans toutes ses compositions, parle ici avec clarté, netteté, développe avec mesure, n'emploie que ce qu'il faut pour dire ce qu'il faut : c'est grand, majestueux, magnifique.

Dans « Les Huguenots », MEYERBEER a inséré l'hymne traditionnel, en particulier dans le « Prélude » et dans la « scène du massacre ». Schumann a vivement critiqué cet opéra : « Tout y est, dit-il, facture, apparence, hypocrisie... « Le principe le plus élevé de Meyerbeer est d'étourdir et de flatter... Meyerbeer poursuit avant tout l'effet matériel. » Le moment le plus spectaculaire est l'épisode de la tuerie dans le Temple où les Huguenots sont venus chercher refuge. Aux assaillants qui veulent leur imposer l'abjuration, les protestants répondent en entonnant à pleine voix, sur le thème du vieux cantique :

« Seigneur, rempart et seul soutien
« Du faible qui t'implore,
« Le tentateur s'arme aujourd'hui :
« Viens nous sauver encore ! ».

A chaque arquebusade, leur chœur s'affaiblit, jusqu'à la dernière où « ils ne chantent plus ».

A ce qui n'est qu'une reproduction mélodramatique d'un assassinat, avec de nombreuses monstretades, pétarades et une profusion de feux de Bengale, nous pouvons opposer une autre évocation où la beauté de l'expression musicale atteint à la grandeur, à l'émotion vraie et à la vérité intérieure.

Ici, point de déchainements sonores, point d'explosifs fumeux, point de dramatiques soupirs contre la cruauté du destin, mais le recueillement, la sérénité, la résignation, la sincérité, la foi ardente.

Nous voulons parler du tableau final du « Dialogue des Carmélites », de F. POULENC, de la montée à l'échafaud. Les Religieuses chantent le « Salve Regina » tandis que la foule, comme en filigrane, murmure une mélodie sans rapport avec l'hymne marial. Le chant à la Vierge décroît au fur et à mesure que les têtes tombent. Lorsque Blanche de la Force (Sœur Blanche de l'Agonie du Christ) traverse la foule pour se joindre à ses compagnes, elle ne chante pas le « Salve Regina », mais le « Veni Creator », symbole du don de l'Esprit-Saint. Dans cette œuvre, le style est celui du dépouillement, de l'austérité même. Rien de forcé, rien de faux, rien d'indiscret. Et la cloche qui se fait entendre veut exprimer, elle aussi, une valeur spirituelle : elle eût pu avoir la sonorité douloureuse d'un glas ou l'appel au secours d'un tocsin. Poulenc lui garde sa teinte claire et joyeuse comme celle d'un rassemblement de la communauté pour la louange de Dieu.

Si Schumann avait pu admirer la beauté et la simplicité de ce chef-d'œuvre, il aurait censuré avec plus de véhémence encore la parodie de Meyerbeer.

Le vingtième siècle

Debussy : En blanc et noir

En 1915, Debussy dédiait au lieutenant Charlot, tué le 5 mars, neveu de son éditeur Durand, la seconde des trois pièces pour deux pianos : « En blanc et noir ».

Ce titre, précise Debussy, indique que ces morceaux tirent leur couleur, leur émotion du simple piano, tels les « gris de Velasquez ».

Le second mouvement du triptyque commence par des sonneries de clairon et des roulements de tambour voulant suggérer le grondement du canon, puis le choral « Ein feste burg » apparaît. « Vous verrez, écrivait Debussy à Durand, ce que « l'hymne luthérien **attrape** », et il continue en décrivant « l'atmosphère de vapeurs pestilentielles que répand un moment le chant luthérien, ou plutôt ce qu'il représente ».

Il n'est pas possible de croire que le thème de la guerre ait apporté à Debussy l'inspiration comme le firent la splendeur de la nature ou les souffrances de l'amour. On ne peut que le constater : cette attaque des Allemands n'est pas une réussite musicale, et Debussy lui-même qui, par orgueil, naïveté ou chauvinisme, se déclarait « musicien français », en convenait : « Le choral de Luther est tout de même beau. »

Stravinsky : L'histoire du soldat

En 1917, Stravinsky, ruiné par la Révolution russe, se trouve en Suisse. Avec Ramuz, il fonde un théâtre ambulant pour lequel l'écrivain rédige « l'histoire du soldat », inspirée d'un conte d'Afanasieff, allusion aux aventures d'un fuyard durant les guerres de Napoléon et aux ruses du diable pour lui ravir son âme. Le déserteur se laisse berné par Satan et s'abandonne à lui, à la condition qu'il conserve son compagnon le plus cher : un petit violon. Après ce qu'il croit être trois jours, le cosaque rentre chez lui. En réalité, trois années ont passé : sa fiancée l'a oublié et s'est mariée à un autre.

Les intentions des auteurs étaient de « reprendre la tradition des théâtres sur tréteaux, des théâtres ambulants, « des théâtres de foire », et il avait été convenu que Stravinsky concevrait sa musique comme pouvant être complètement indépendante du livret.

L'avant-dernier morceau de cette partition, sous sa forme scénique ou sous sa forme de « Grande suite de concert », est le « Grand Choral », c'est-à-dire la mélodie de Luther qui se fait entendre au moment des effusions du soldat et d'une princesse.

Faut-il prononcer les mots de blasphème et de profanation ? Ou bien le chant veut-il évoquer le pays natal du soldat,

car l'action est située en territoire helvétique, « entre Denges et Denezey », avant la pièce terminale, la « Marche triomphale du Diable », orchestrée uniquement par des roulements de tambours ? Ou bien devons-nous essayer une explication dans l'humour sarcastique et dédaigneux de l'auteur, ou dans le mysticisme dont nulle âme russe ne parvient à s'affranchir complètement, alors même qu'elle se livre à des bacchanales ?

Le jugement que portait Olivier MESSIAEN au sujet des « Noces » et du « Sacre du Printemps » nous semble encore la meilleure appréciation de cette « Histoire du soldat », l'œuvre « la plus stravinskienne », peut-être, du « musicien-caméléon » : « L'ironie, le grotesque tiennent une large place chez Stravinsky. « Où est la grandeur de son rire ? Dans les rythmes tentaculaires « qui l'étouffent et l'écrasent sous des blocs de désespoir. Et c'est « surtout après l'audition qu'un rythme plus grand vous saisit : « celui du destin implacable, si bien rendu dans ces deux vers « de Reverdy :

« Et toi dans le travers qui frappe sans raison,
« Main aveugle, main sans appel, main malhabile. »

(Le rythme chez Igor Stravinsky,
« Revue musicale », 1939, p. 331.)

Vincent d'Indy

Pendant les années de cette guerre 1914-1918, au moment où Debussy et Stravinsky reprenaient le thème de Luther, Vincent d'Indy composait sa troisième symphonie dans laquelle la finale a pour motif conducteur l'hymne à saint Michel : « Te splendor et virtus Patris ». « Cette symphonie n'a rien « de Stravinsky, écrivait l'auteur à Guy Ropartz le 4 janvier « 1918, ... mais tant pis. » Certains éléments d'orchestration qui se veulent descriptifs, fifres allemands, sonneries de caserne, coups de grosse caisse simulant le canon sont décevants. Malgré de beaux passages, cette « Symphonia de bello gallico » est à peu près oubliée.

Quelques années plus tard, en 1922, Vincent d'Indy allait pasticher « Les Huguenots » de Meyerbeer dans son opérette « Le Rêve de Cinyras ».

Après le rappel de ces œuvres de Meyerbeer, Debussy, Stravinsky, qui toutes manifestent une désacralisation du thème

sacré suppliant, confiant, triomphal, mais toujours religieux du choral, on ne peut que répéter la boutade de Saint-Saëns citée par A. Cortot dans « La Musique française de piano » : « Si la musique n'a pas de patrie, il n'en est pas de même « du musicien. » (Tome 3, p. 145). (1).

Le retour au sanctuaire

La rentrée du Choral de Luther dans l'Eglise Catholique et dans le Temple Protestant ne s'est véritablement faite qu'en 1932, avec Marcel DUPRÉ, qui, dans ses soixante-dix-neuf Chorals op. 28 N° 22, présente sous la mélodie une harmonisation dont il est très enrichissant de la comparer à celles de Jean-Sébastien BACH (BWV 80, 302, 303) (2).

L'éclat est plus vif et le langage plus émouvant dans le N° 4 du LIVRE ŒCUMÉNIQUE de Jean LANGLAIS, où le cantus firmus chante à la pédale pendant qu'aux claviers manuels deux lignes contrapuntiques se répondent, avancent parallèlement ou s'opposent.

Les interprètes et les auditeurs ne manqueront pas d'y remarquer, à plusieurs reprises, le renversement de la croche pointée, qui veut exprimer, croyons-nous, le caractère épique des combats de l'Eglise et du chrétien.

Cette forme d'expression musicale a une histoire. Avant BACH, FROBERGER, et surtout le Parisien André RAISON,

(1) Note d'histoire locale - Les antipathies religieuses et musicales de Vincent d'Indy sont connues : l'une des deux illustrations de son « Cours de Composition Musicale » est la reproduction de l'incomparable *T* initial extrait du rouleau mortuaire de Saint Vital (XII^e siècle), et qui représente Satan vomissant deux juifs, art symbolique et expressif, s'il en fut ! (Tome 1, Paris, 1902, page 77.)

Ajoutons, puisque nous évoquons l'Abbaye de Savigny, en complément à nos recherches sur la registration de J.S. Bach (*Annales* de mai 1974), que l'orgue de l'Abbatiale, construit en 1724 (celui de Notre-Dame de Paris est de 1733) par les facteurs parisiens Deslandes et Rohrer, fut le premier en France à être doté d'une « Quinte douce » à la pédale. Cet instrument se trouve maintenant à la cathédrale de Coutances. (Dufourcq, *Esquisse d'une histoire de l'orgue en France*, Paris, 1935, pages 315, 420, 445, 446.)

(2) Marcel Dupré a publié un admirable choral à 5 voix, en style fugué, le thème en augmentation à la pédale, dans « Le Tombeau de Titelcuze » op. 38 n° 15, sur l'hymne grégorien à saint Michel « Te splendor et virtus » (29 septembre).

dont le LIVRE d'ORGUE était connu outre-Rhin (supra, p. 50), se servaient de cette figure comme d'un ornement purement rythmique ou cadentiel.

Mais déjà François COUPERIN, dans « Le petit-deuil » (deuxième volume de ses *Pièces de Clavecin*, 1717), en fait le symbole de la séparation douloureuse et imprévue. Avec plus d'insistance, dans son diptyque « Les Nonètes, les Blondes et les Brunnes », il semble y décrire le caractère irrégulier, capricieux, voire lunatique des religieuses qu'il connaissait fort bien : sa fille aînée était moniale, et il fréquentait les abbayes de Longchamp et Maubuisson où il donnait des leçons de clavecin et d'orgue, et pour lesquelles il écrivit sa « Messe propre pour les Couvents de Religieux et Religieuses » et ses « Leçons de Ténèbres » : « Je composai trois Leçons de Ténèbres pour « le Vendredi-Saint, écrit-il dans la Préface, à la prière des « Dames Religieuses de L..., où elles furent chantées avec « succès. » Cette « heure musicale » devait subsister : dans son livre « La Religieuse », Diderot en fait mention à plusieurs reprises. (Ed. Girard, pp. 31, 43, 56, 121).

Jean-Sébastien BACH avait lu et parfois copié les Pièces de Couperin : Les « Bergeries » de Couperin, par exemple, forment le N° 7 du « Petit Livre d'Anna Magdalena » (BWV Anh 119). Le Cantor de Leipzig savait faire profit, pour sa musique sacrée, de tout ce qui lui semblait contenir une valeur artistique et significative : il s'aperçut vite que si le rythme croche pointée-double croche évoquait l'idée de majesté, son renversement, c'est-à-dire la mutation de la brève sur le temps fort, apportait l'impression d'un rythme saccadé, d'un secours imploré, d'une détresse physique ou spirituelle qu'amplifiaient encore le contrepoint et l'harmonie : « On donne plus de force sur la seconde note, écrit « CORRETTE, lorsque la syncope se compose de deux notes « liées, pour faire sentir la dissonance qui se trouve toujours « au-dessus. » (Citée par A. BORREL dans « L'interprétation de la Musique Française », p. 142).

Ainsi, dans la « Cantate 19 pour la fête de saint Michel », Bach se sert de ce rythme dans l'Aria « Anges, restez avec nous », pour exprimer le besoin que nous avons de la protection de l'Ange Gardien. (Marcel DUPRÉ s'en souviendra dans son « ANGELUS » op. 34 N° 2).

Mais c'est surtout dans « l'air de la Contrition » de la « Passion selon S. Matthieu » (BWV 244 N° 47) que les soulèvements

abondent sur les mots affectifs : erbarme (ayez pitié), Zähren (larmes), weint (il pleure).

Les plus grands compositeurs ont adopté ce langage de Bach.

BERLIOZ lui donne un symbolisme orchestral dans la quatrième partie de sa « Symphonie fantastique », la « Marche au supplice ».

Marcel DUPRÉ en fait l'application au Christ souffrant et portant sa Croix dans la troisième partie « Crucifixion » de sa « Symphonie-Passion » op. 23, et dans son « Chemin de Croix » op. 29, deuxième Station.

Nous retrouvons ce brisement dans des passages similaires des œuvres d'HONEGGER : Prologue et scène VII de « Jeanne au Bûcher », Lamentations de Guilboa du « Roi David », Lamentations et cantique funèbre de « Judith ».

De la même manière, Jehan ALAIN, dans « Luttes », et surtout dans « Deuil pour honorer une mémoire héroïque », veut remémorer le sacrifice de sa sœur Odile donnant sa vie pour sauver son frère. (Premier volume de l'Œuvre d'orgue).

D'une façon identique, Jean LANGLAIS s'exprime dans la pièce N° 7 de son « Livre Œcuménique », « Pater Noster », lorsque la mélodie chante « Epargne-nous la tentation... Délivre-nous du Mauvais », et dans sa toute récente « Suite Baroque » surtout dans la première pièce « Plein Jeu ».

Nous avons en mémoire une réponse de Marcel DUPRÉ, après un concert, à un auditeur qui lui déclarait ne rien comprendre à ses compositions : « Tout, affirma-t-il, est traditionnel et symbolique dans ma musique. »

Avec autant de vérité, et peut-être plus encore de fantaisie et de poésie, que l'organiste de Saint-Sulpice pourrait l'assurer aussi le successeur à Sainte-Clotilde de César FRANCK et de Charles TOURNEMIRE.

Le philosophe ALAIN a écrit dans un de ses articles : « Je n'espère pas composer comme Bach, ni jouer comme Bach, « je voudrais entendre comme Bach. »

Un tel souhait nous semble une invitation toujours opportune à ceux qui partagent notre foi et désavouent la décadence présente de la musique sacrée.

C'est l'Esprit-Saint qui a inspiré le psalmiste ; nos ancêtres ont connu et aimé son chant de gratitude et d'imploration aux innombrables résonances ; nos martyrs l'ont proclamé : ces paroles font partie de notre patrimoine, elles sont notre héritage.

Les cantilènes grégoriennes, les hymnes ou chorals ont été pendant de longs siècles l'expression de la prière chrétienne ; nous n'avons rien à gagner à les exclure du cadre de piété et de ferveur auquel ils étaient destinés, et nous risquerions de tout perdre en les rejetant. « Nos frères séparés en religion, « mais artistiquement unis », comme l'écrit Jean LANGLAIS, tous les hommes ayant un sens véritable de la beauté et de la prière aspireront à jouer, chanter ou écouter dans l'environnement spirituel voulu par leurs auteurs les œuvres que nous avons analysées : le texte, la mélodie, les interprétations vocales, chorales ou instrumentales ont été pensés en fonction de la « divine liturgie ».

Puisse le choral « Ein feste burg », en ses multiples et prestigieux commentaires, aider chacun des chrétiens, et tous ensemble, longtemps encore à monter vers Dieu « notre force et notre rempart ». Le vieux psaume de louange, de pardon, de confiance et de reconnaissance reste d'une permanente actualité, et nul ne peut l'oublier : « Deus noster, refugium et virtus ». (Ps. 46 Heb. - 45 Vulg.).

Ange LAHOGUE.



Miguel, Miguel

Michel-Ange

Dans le journal « La Croix » du 1^{er} juillet dernier, à la rubrique « Langue Française », Félicien Mars note des recherches intéressantes sur le sens, l'écriture et la prononciation du nom « Michel, Miguel, Michaël ». Nous le remercions de nous permettre de reproduire ici une partie de son article :

Les journaux du 11 juin annonçaient à la fois la mort de l'écrivain guatémaltèque Miguel Angel Asturias, prix Nobel 1967, et l'inhumation de Michael Gaughan, le gréviste de la faim dont les « provo » catholiques irlandais ont accompagné le cercueil à travers les rues de Londres. Ils avaient l'un et l'autre pour patron dans le ciel l'archange saint Michel dont un grand nombre de villes et de villages de France portent le nom et qui occupe une place importante dans l'histoire et dans l'épopée de notre pays qui l'invoque comme son protecteur : Roland mourant lui avait remis son gant, Jeanne d'Arc avait entendu « sa voix ».

A l'origine, MICHEL est un nom hébraïque, dont la dernière syllabe « EL » est un des mots qui désignent Dieu. On la retrouve dans Emmanuel (« Dieu est avec nous »), Gabriel (« force de Dieu »), Raphaël, etc. La plus célèbre mention de saint Michel se trouve dans l'Apocalypse (12, 7) : « Il y eut une guerre dans le ciel : Michel et ses anges faisaient la guerre au Dragon ». Le nom de l'archange est commodément transcrit par Mikaël, dans la Bible d'Osty (Mi-ka-ël, quis ut Deus ? « qui (est) comme Dieu ? »).

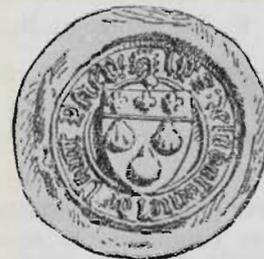
Plusieurs de nos lecteurs ont remarqué un certain flottement dans la prononciation de MIGUEL (Asturias) à la radio et à la télé. L'un d'eux m'écrivit : « Je rage (ce n'est pas très chrétien) — la parenthèse est de mon correspondant — chaque fois qu'un speaker de la radio s'évertue à prononcer l'U dans le prénom Miguel (à propos, par exemple, du décès de Miguel Angel Asturias). Alors qu'en espagnol c'est exactement comme en français, après « g » et « q » il faut un tréma pour que la voyelle U soit prononcée : on dit /mighel/. Autrement dit, il faut donner au « gu » espagnol de Miguel la même valeur qu'à celui de « langue », « bague », « guerre » — ou au « gh » de « ghetto », « Ghéon » et « Ghirlandajo ».

MIGUEL est, selon Dauzat, une ancienne forme occitane qui a disparu de chez nous ; les Miguel actuels, en France, sont des immigrés espagnols. Les formes provençales citées par « Lou pichot Tresor » (Aubanel, 1973) sont Michèu et Miquèu. Les hypocoristiques méridionaux Micou, Micoulaud, Micouloux, Micoulaz, se rattachent à Nicolas : les deux noms se sont croisés, comme dans le Polonais Mikolaj.

Pour beaucoup de Français, l'articulation chuintante du « CH » de Michel va de soi, comme celle de « miche » ou de « potiche ». Il est probable qu'aujourd'hui, dans toutes les provinces de France, on prononce à peu près de la même façon le nom du Mont-Saint-Michel. Ce ne fut pourtant, à l'origine, qu'une prononciation locale parmi beaucoup d'autres. Je n'en veux pour preuve que ce nom de MIQUELOTS, que l'on trouve dans les romans et nouvelles du XVI^e siècle pour désigner ceux qui allaient en pèlerinage au Mont-Saint-Michel. Rabelais écrit : « Il descendra une grande abondance de micquelotz (*sic*) des montagnes de Savoie ». Il ne s'agissait pas de pèlerins exemplaires.

Comment articulez-vous le « CH » du nom de Michel-Ange ? Miguel Angel Asturias portait le même prénom que Michelangelo Buonarroti, le peintre du plafond de la Sixtine. Le groupe « CH » se prononce /K/ dans les mots italiens. Assez curieusement, alors que le second mot se francisait — « ange » —, le premier s'est prononcé chez nous à l'italienne (Mikélangé) ; sans doute parce que les deux éléments du nom italien se sont transmis en bloc en conservant l'accent sur la syllabe « an ». Notre savoir chemine à travers des ornières douteuses ; cela nous invite à être modestes.

Félicien MARS



BIBLIOGRAPHIE

M. Jacques HENRY, président-fondateur de la Fédération Normandie-Canada et réalisateur, chaque année, de la Fête de Saint-Michel de Printemps, a publié récemment deux écrits intéressants l'histoire du Mont Saint-Michel :

- « *Le Cardinal Jean Le Veneur* », second abbé commendataire du Mont Saint-Michel et Père spirituel du Canada français (paru à l'Imprimerie Morière, à Lisieux).
- « *La Croix des Grèves* », article paru dans la revue « Le Pays d'Auge », numéro de décembre 1973 : ceux qui ont fait ou feront le pèlerinage à travers les grèves liront avec plaisir ce récit d'un « miracle » en faveur d'une femme victime de la marée montante et sauvée par la protection de saint Michel, elle et l'enfant qu'elle met au monde à cette heure critique.



Paul SÉRANT : *LE MONT SAINT-MICHEL OU L'ARCHANGE POUR TOUS LES TEMPS*. Collection « Hauts lieux de spiritualité », Editions S.O.S., 106, rue du Bac, Paris-7^e.

Sans vouloir rivaliser avec les travaux d'érudition consacrés au Mont Saint-Michel, l'auteur éclaire pour le lecteur contemporain les aspects essentiels de ce haut-lieu, sa signification pour les croyants de jadis comme pour ceux d'aujourd'hui et de demain. Le Mont Saint-Michel, en effet, n'est pas seulement un chef-d'œuvre édifié en des siècles lointains : c'est aussi le lieu d'un message qui s'adresse aux hommes de tous les temps.



RAPPEL - Georges HUBER : *MON ANGE MARCHERA DEVANT TOI*, 168 pages, 15 F. En vente au Bureau des « Annales ».

Ce livre à la fois simple et profond, écrit avec amour et ferveur dans un style d'une admirable limpidité, nous plonge dans l'ensemble du monde invisible d'où nous venons, dont nous sommes pénétrés et vers lequel nous marchons.

Je connais peu de livres plus aptes à redonner à l'homme moderne, si triste de ses prétendues conquêtes, le sens de Dieu, du mystère et du sacré (*Nouvelliste du Valais*).

Un livre qui pacifiera beaucoup de fidèles (*Vie Thérésienne*).

Prions avec le Saint Père

SEPTEMBRE

Pour que les fidèles aient à cœur de rendre Dieu présent, là où la sécularisation d'aujourd'hui injustement veut l'ignorer.

Pour que la législation des peuples jeunes n'empêche pas l'action chrétienne.

OCTOBRE

Pour que les fidèles gardent une grande estime du rosaire de la Sainte Vierge.

Pour que les Instituts missionnaires en se renouvelant gardent fidèlement et généreusement leur identité.

Un appel

Depuis 1965, nous préparons une fondation au Zaïre. 1972 en a vu la réalisation. Une partie des bâtiments est déjà construite ; maintenant, il nous faut créer l'agriculture et l'élevage dont la jeune fraternité devra subsister.

Bien humblement, pouvez-vous nous aider à poursuivre cette œuvre que le Seigneur nous a confiée ?

Monastère des Clarisses

29, rue du Bel-Air - 34500 Béziers

C.C.P. 464 26 Montpellier

Si vous désirez vous abonner aux « Annales »

Abonnement ordinaire	10	F
Abonnement d'honneur . . .	15	F
Le numéro	2,50	F

IMPORTANT

— Utiliser, pour le règlement, le C.C.P. suivant (à l'exclusion de toute autre adresse) : « Annales du Mont Saint-Michel », C.C.P. 4-42 Rennes.

— Signalez sur le talon de votre chèque s'il s'agit d'un abonnement ou d'un réabonnement.

Passer une nuit au Mont Saint-Michel, est-ce possible ?

Heureusement, le Mont Saint-Michel n'est pas seulement un rocher : la commune s'étend aussi sur le littoral de la baie. Il y a les polders, sur lesquels sont implantées quelques fermes, et surtout « la Caserne », le hameau situé au bout de la digue, qui offre à lui seul des possibilités d'accueil au moins aussi importantes que sur le rocher.

Avant d'emprunter la digue de 1 800 mètres qui conduit au Mont, le voyageur peut déjà trouver un motel et deux hôtels, disposant en tout d'une centaine de chambres. De vastes terrains de camping et caravaning, et des bungalows complètent cette première infrastructure d'accueil.

Mais s'il veut passer une ou plusieurs nuits sur le rocher et goûter ainsi au plaisir de la vie insulaire, le touriste peut toujours essayer de trouver à s'y loger. De part et d'autre de la pittoresque rue principale, rivalisant d'enseignes et de traditions culinaires, hôtels et restaurants se succèdent.

Un compte rapide permet de constater que huit établissements hôteliers offrent au total plus de cent cinquante chambres. C'est beaucoup si l'on considère l'exiguïté du rocher ; c'est peu, en regard du nombre considérable des visiteurs.

Mais pour celui qui a le bonheur de passer plusieurs jours au Mont, quelle expérience passionnante !

Et lorsqu'il aura épuisé toutes les ressources offertes par le patrimoine architectural et les curiosités historiques de la « Merveille », lorsqu'il aura bien apprécié la beauté du site et admiré le spectacle grandiose de la montée du flot, il lui restera à découvrir ce qui, pour ses habitants, est finalement l'essentiel : la vie toute simple d'une petite commune comme les autres, avec son cimetière serré autour du clocher paroissial, sa mairie, son bureau de poste...

Y. M.

(extrait de la « Manche Libre »)

Vie de l'Œuvre de Saint-Michel

CONSÉCRATIONS D'ENFANTS

En juillet et août 1974, *trente-et-un enfants* ont été consacrés à Notre-Dame des Anges et à saint Michel :

Catherine Perronneau, de Champlan (Essonne) ; *Agnès, Thierry, Michel* et *Marie-Claude Chrétien*, de Pérouse (Territoire de Belfort) ; *Simplice, Irène, Jérôme* et *Sylvette Miatsoukina*, de Brazzaville (Congo) ; *Laurence Bertin*, de Nice (Alpes-Maritimes) ; *Benoît* et *Bienvenu Miakaloubanza*, de Brazzaville (Congo) ; *Patrice Mouboutou* et *Hervé Ndandou*, de Musana (Congo) ; *Michel Courtin*, des Autels (Eure-et-Loir) ; *Modeste Mampouya, Jean-René, Eugène* et *Perpétue Kaloubou*, de Pointe-Noire (Congo) ; *Jean de Dieu* et *Igor Backouma*, de Moussenongo (Congo) ; *Anicet* et *Zang Moubidou*, de Loudima (Congo) ; *Pascal Chateigner*, de La Gaubretière (Vendée) ; *Carole Bouchet*, de Ancenis (Loire-Atlantique) ; *Patricia Boucher*, de La Roche-sur-Yon (Vendée) ; *Alain, Christian, Marie-Christine* et *Marie-Line Pré*, de Dreux (Eure-et-Loir) ; *Magali Fouchaux*, des Moutiers-en-Cinglais (Calvados).

ARCHICONFRÉRIE DE SAINT-MICHEL

Au cours des mois de juillet et août 1974, *quatre-vingt-sept adultes* ont été inscrits à l'Archiconfrérie de Saint-Michel. La neuvaine préparatoire à la fête de saint Michel, du 20 au 28 septembre et la neuvaine mensuelle du 15 au 23 octobre, ainsi que la messe de chaque mardi et une messe du 29 septembre sont célébrées à leurs intentions et pour tous ceux qui se sont recommandés à nos prières.

Adieux à nos chers défunts

M. l'abbé Pierre Danguy, curé de Dragey, auteur et compositeur d'un très beau cantique à saint Michel (Manche) ; *M. Georges Canivet*, à Paris ; *M. Jean Delépine*, à Melle (Mayenne) ; *M. Roger Joséphau*, à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) ; *Mme Cyprienne Lagourgue*, à Bruges (Gironde) ; *Mlle Denise Lehodey*, à Saint-Denis-le-Vêtu (Manche) ; *Mme Mauricette Linet*, à Nice (Alpes-Maritimes) ; *Mlle Emilienne Donnadieu*, à Rouen (Seine-Maritime) ; *M. Henri Rondier*, à Paris ; *M. Francis Grisel*, à Rouen ; *M. Emile Ley*, à Pérouse (Belfort) ; *M. Delaunay*, à Chambéry (Savoie) ; *M. Roméo*, à Mérygnac (Gironde) ; *Mme Henri Billy*, à Vitrey-sur-Mance (Haute-Saône) ; *Mme Paul Deroubaix*, à Besançon (Doubs) ; *M. Marcel Fleuret*, à Ouveille (Manche) ; *M. Deschamps*, à Gueures (Seine-Maritime) ; *Mme Joséphine Gaye*, à Ibos (Hautes-Pyrénées) ; *M. l'abbé Gabriel Favréaux*, curé de la paroisse du Saint Curé d'Ars, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

« Seigneur Jésus, ouvre les portes du paradis à ceux qui ont espéré en toi, puisque tu n'as pas hésité à souffrir pour eux. »

« Saint Michel, conduis-les tous dans la lumière de Dieu. »



(Cliché Francis)

*Le pèlerinage à travers les grèves, le 13 juillet 1974, était présidé par M. le Vicaire Général Navarre
que nous voyons ici en tête des pèlerins*